

**André Malraux explorateur  
à la recherche de la capitale de la reine de Saba.  
De l'archéologie aérienne au reportage littéraire**

**André Malraux, « envoyé spécial » au pays du sable**

En 1934, André Malraux peut se prévaloir d'une renommée d'aventurier hors pair et d'une réputation de romancier bien établie. À 33 ans, savourant la gloire du prestigieux prix Goncourt qui lui a été décerné pour son roman *La Condition humaine*, il décide d'entreprendre un étonnant voyage dans les Empires du soleil, à la recherche des vestiges de Mareb, antique capitale du royaume de la reine de Saba, situés dans le désert septentrional de l'actuel Yémen. Héritière d'un passé fort lointain, cette région mythique est présente depuis la nuit des temps dans la mémoire collective. Elle représente un carrefour privilégié, à cinq mille kilomètres de la France, des mondes du Moyen-Orient, de l'Asie et de l'Afrique.

Africaine, arabe, juive, chrétienne, l'antique reine de Saba, femme aux noms multiples et aux mystères insondables, a traversé les siècles. Une telle figure ne pouvait échapper à un infatigable pisteur de l'extrême et des confins, doublé d'un amateur de musées de la trempe de Malraux qui fut dès sa prime jeunesse fasciné par l'étrangeté des civilisations lointaines ou disparues. Ses pérégrinations indochinoises en 1924-25 et ses aventures « archéologiques » au Pamir en 1932 en témoignent. L'intérêt de Malraux pour cette région qui fut traversée durant des siècles par la route des épices empruntée par les caravanes de chameaux qui transportaient les richesses de l'Orient vers les empires situés sur les rives de la Méditerranée n'est pas récent. Il se souvient avoir cherché, adolescent, les villes romanesques dans le Bottin de l'Étranger et évoque « le sourd travail en [lui] de Saba ».<sup>1</sup> En 1928 paraît dans le numéro 17 de la revue

---

1 Les *Antimémoires*, in *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 65.

Commerce la « Lettre du Prestre Jehan à l'empereur de Rome ». Une courte préface signée Malraux rappelle que ce roi chrétien et Négus d'Abyssinie, était l'un des émirs légendaires qui vivaient au-delà de la route de la soie, dans une contrée merveilleuse qu'on situe généralement sur l'autre rive de la mer Rouge.<sup>2</sup>

Il est à noter d'emblée que Malraux est dans la position d'un vrai reporter qui va écrire dans l'urgence, au galop et sur commande. Il doit respecter les effets d'agenda. L'élément matériel n'est donc pas absent dans la réalisation de son reportage. En effet, il décide de découvrir ce qu'aucun européen, disait-il, n'avait pu contempler depuis deux mille ans, au cours d'une expédition géographique<sup>3</sup> à sensation, organisée et financée (« sponsorisée », dira-t-on aujourd'hui) par le plus grand quotidien parisien du soir de l'époque, *L'Intransigeant*, moyennant l'exclusivité du reportage (textes et photographies). Pour mettre à exécution sa mission d'exploration, il affrète un avion que pilotera l'aviateur et futur général Édouard Corniglion-Molinier<sup>4</sup>, « ravi », écrivait-il, « de piloter un des rares hommes remarquables de sa génération, surtout pour une mission si spéciale. »<sup>5</sup>

Au départ, pour Malraux, écrivain sous le feu de la célébrité, il était question d'entreprendre l'expédition vers la ville enfouie de la souveraine sabéenne déguisé en Persan. Il a voulu s'accoutrer en pèlerin pour traverser le Yémen en guerre et totalement interdit aux étrangers. Il serait tout à fait inutile de se faire torturer et assassiner dans le désert, conseille Corniglion-Molinier à Malraux. Par voie aérienne, ils repèreraient les vestiges de Mareb plus aisément et ils prendraient de saisissants clichés des ruines. L'idée de prendre les voies de l'air revient donc à Corniglion-Molinier.<sup>6</sup> « Je l'ai interrompu en lui disant qu'il serait stupide de renouveler à presque un siècle de

---

2 *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, pp. 338-45.

3 L'expression se trouve dans les *Antimémoires*, lorsque Malraux commence le récit de son expédition au Yémen : « L'aventure géographique exerçait alors une fascination qu'elle a perdu. »

4 Aviateur courageux, journaliste, député gaulliste, général de brigade dans les forces de l'Air, Corniglion-Molinier (1900-1963) a joué un rôle éminent dans la Résistance. « Niçois, homme du pays d'oc à la frontière de l'Italie, il racontait volontiers des "anecdotes fumantes", mais jamais des vantardises. Tout au contraire : un des seuls Français à avoir été un pilote de chasse dans les deux guerres, 1914-1918 et 1939-1940, il ne parlait jamais de ses exploits, des appareils ennemis qu'il avait abattus. Pas davantage, il ne mentionnait ses dons de musicien, de violoniste », écrit Raymond Aron dans ses *Mémoires*, Paris, Julliard, 1983, p. 191.

5 Comme il l'écrira dans son article « La naissance d'un raid » paru dans *L'Intransigeant* du 5 mai 1934, p. 1.

6 *Trente ans au bord du Nil. Un journaliste dans l'Égypte des derniers rois*, Paris, Lieu commun, coll. « Isiamie », 1987, p. 51.

distance l'histoire du pharmacien [Arnaud] et de son bourricot au sexe incertain. S'il voulait vraiment retrouver les traces de la civilisation perdue des Sabéens, pourquoi n'irait-il pas survoler la région en avion pour photographier les restes des villes perdues au bord du désert ? », confiait Corniglion-Molinier à Gabriel Dardaoud. L'entre-deux-guerres était l'époque de la conquête du ciel. Jean Mermoz, Antoine de Saint-Exupéry sont les pionniers de l'aéropostale. Les aviateurs, ces aventuriers de l'air, alors jouissaient d'un grand prestige : ils sont des conquérants, presque des guerriers.

### **Risques et périls de l'équipée aérienne**

Le 22 février 1934, sous une météo optimiste, le Farman 190<sup>7</sup>, chargé d'équipements photographiques de qualité, décolle de Paris en direction du Caire, où le jeune surréaliste égyptien Georges Henein reçoit Malraux chaleureusement. Escale à Assouan avant d'atteint Port-Soudan ensuite Djibouti, dernière étape avant le véritable commencement de l'aventure à la quête du palais de l'envoûtante et archétypale reine de Saba que la tradition arabe lui confère le nom de Balkis.<sup>8</sup> Tel est, schématiquement tracé, l'itinéraire de notre aventurier-archéologue.<sup>9</sup> Cette simplicité apparente ne va pas sans dangers parce que les conditions réelles de l'expédition sont plus compliquées. L'écrivain-aventurier, blindé par la pratique de la jungle cambodgienne, organise cette équipée spectaculaire au cours de laquelle il a manqué de périr en survolant les paysages inaccessibles de la citadelle du Yémen. En plus, non sans témérité, il est parti à la

---

7 De dernière mode (démarrage électrique, chauffage central, tuyauteries sophistiquées et siège à mobilité électrique), cet appareil, au moteur Titan-Major gonflé pour l'occasion, a été prêté aux deux aventuriers par Paul-Louis Weiller, alors président de Gnome et Rhône, constructeur de moteurs d'avions.

8 Le parcours aérien de Malraux est retranscrit sur une carte parue dans *Ecclesia*, n° 195, juin 1955, p. 97 ; reproduite dans *La Reine de Saba. Une "aventure géographique"*, Paris, Gallimard, coll. « Cahiers de la NRF », 1993, p. [40].

9 Dans le cadre restreint de cet article, nous ne pouvons donner d'amples détails sur les préparatifs de l'expédition. Pour en savoir plus, nous nous permettons de renvoyer au chapitre intitulé « La Reine de Saba : de l'aventure géographique au reportage romancé » de notre ouvrage *André Malraux. Histoire d'un parcours entre deux tentations croisées : le réalisme journalistique et le monde imaginaire du mythomane*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Thèse à la carte », 2001, pp. 467-536. Nous renvoyons également à l'excellente étude de Walter G. Langlois parue en deux parties dans la *Revue André Malraux Review* : « Malraux and Corniglion-Molinier in Search of Sheba: An Arabian Adventure (Yemen, 1934) Part One, Chapters I-IX » et « Malraux and Corniglion-Molinier In Search of Sheba: An Arabian Adventure (Yemen, 1934), Chapters X-XVIII », respectivement parues dans le vol. 31, nos 1-2, 2002-2003, pp. 8-158 et dans le vol. 32, nos 1-2, 2004, pp. 10-188.

rencontre de la dernière terre inconnue du Proche-Orient, aux limites du monde habité, habitable, sans cartes précises ni éclaircur de terrain. La boussole et la vitesse sont les seuls guides dans cette nébuleuse géographique : « Reste donc, pour faire le point, la boussole et la vitesse » (P.D., p. 61)<sup>10</sup> ; « Hormis la boussole et le relatif calcul de la vitesse nous n'avons exactement plus rien. » (P.D., p. 64). On a parlé, avec raison, d'une « folle équipée ». Aventurier intrépide, Malraux était conscient qu'« il y a au moins cinquante chances sur cent de laisser sa peau dans cette aventure. » (P.D., p. 47).

Magnifiée par toutes les trompettes de la renommée, l'héroïque<sup>11</sup> aventure de Malraux pour retrouver les ruines d'une cité morte, « retournée au désert » comme Ninive et Babylone (P.D., p. 78), et des « palais épars dans le néant du sable » (P.D., p. 48) dans un univers où règnent les puissances élémentaires, s'avère, en effet, périlleuse. Elle représente incontestablement de réels risques de mort pour trois raisons. La première est liée aux conditions techniques, car le moyen de transport, l'avion monomoteur, en l'occurrence, de surcroît non équipé d'une « radio » de transmission : « Nous n'avons pas d'appareil de T.S.F. » (P.D., p. 61), n'avait pas une indépendance de vol de plus de dix heures d'affilée alors que Malraux devait effectuer une virée de deux mille kilomètres d'une seule traite avec le survol de régions hostiles qui interdisaient tout approvisionnement en carburant.<sup>12</sup> Certains pics du Yémen montent à trois mille mètres. Un avion doit donc voler à quatre mille et disposer d'une grande autonomie de vol pour survoler la lisière occidentale du désert de Rub'Al-Khali (Le Quart Vide de la Péninsule arabique)<sup>13</sup> et réaliser l'aller-retour Djibouti-Mareb-Djibouti sans faire le plein. Signalons toutefois que ce vol au-dessus de l'Arabie, qui lui a fait découvrir que « le courage est une destruction d'idée », représente pour lui le premier contact avec

---

10 La série d'articles est publiée en mai (3, 4, 6, 8, 9, 10 et 13) 1934 dans *L'Intransigeant*. Pour les consulter dans leur totalité, il faut se référer désormais à l'édition de Philippe Delpuech à laquelle nous nous référons ici, en utilisant le sigle P.D. suivi du numéro de page pour les citations.

11 « En un temps où la notion de l'héroïsme tend à désertier l'armée, puisque les vertus viriles risquent de demeurer sans emploi dans les guerres de demain dont les chimistes nous invitent à pressentir la future horreur, n'est-ce pas dans l'aviation que nous voyons se déployer le plus admirablement et le plus utilement le courage ? », s'interroge André Gide dans sa préface à *Vol de nuit* de Saint-Exupéry, parue initialement en 1931, reprise dans *Essais critiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 705.

12 Pour obtenir une autonomie d'une dizaine d'heures, des réservoirs supplémentaires de carburant ont été fixés sous les ailes à la merci de tireurs ennemis.

13 Les Arabes appellent Rub'al-Khali ou l'Hadramaout (littéralement « présence de la mort ») cette région entre le Yémen et Oman où personne ne risquait de s'aventurer.

l'autonomie d'une technique.<sup>14</sup> «[...] l'avion apporte [...] quelques expériences psychologiques irréductibles ou particulièrement claires [...]. Il est assurément l'appareil où le courage peut-être analysé le plus lucidement. »<sup>15</sup> De surcroît, ce raid aérien était son seul contact avec l'aéronautique, son « baptême de l'air », en quelque sorte, avant la guerre civile espagnole, durant laquelle, rappelons-le, il était chef d'une escadrille internationale de bombardiers.<sup>16</sup> La seconde difficulté de l'entreprise est rattachée au contexte politique régional, où le précepte diplomatique « On commence par l'archéologie, on finit par le protectorat... » était en vigueur dans les années trente au sein d'un Yémen très agité par la lutte pour l'indépendance, menée contre l'envahisseur anglais<sup>17</sup>. La presqu'île arabique était interdite de survol par les autorités britanniques qui pilotaient les tribus hostiles. Malraux écrit:

Nous voulions de notre propre chef, sans aucun caractère officiel, n'engageant que nous, ne mettant pas même le gouvernement de Djibouti au courant de notre projet ; si nous tombions, tant pis pour nous, et il n'était pas question qu'il en fût autrement. (P.D., p. 96).

D'ailleurs, l'équipée était partie de Djibouti sans vraiment l'aval des autorités françaises ; Malraux n'a donc pas l'autorisation de poser son zinc sur le sol yéménite. Il en résulte une course tendue contre la montre, le temps, les brumes errantes, les pics menaçants de Jebbel Harraz... (« Homère n'a pas le loisir de sommeiller... »).

---

14 À ce propos, voir « L'Homme et le moteur », article paru dans *Gnôme-et-Rhône Journal*, n° 38, avril 1934, pp. 2-3, dans lequel Malraux a noté quelques réflexions sur ses impressions d'aviateur lors de son raid au-dessus du désert d'Arabie. Ce texte qui évoque l'avion, son mouvement, son moteur... prouve que l'auteur entretient avec cette machine un rapport à la fois physique et littéraire.

15 André Malraux, « L'homme et le moteur », *op. cit.*, p. 2.

16 Dès l'époque de *La Reine de Saba*, Malraux, possédé par le désir d'Icare (« décoller, c'est s'exposer, être promis à la chute. L'ensemble du récit de Malraux peut être lu comme une variation autour du mythe d'Icare », observe, à juste titre, Michel Lantelme dans son *Malraux. Portrait avec mains*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Objet », 2003, p. 33), futur créateur et commandant de l'escadrille internationale *España*, tirait une fierté singulière à mener ses aventures par la voie des airs. « Peu de temps avant son expédition au Yémen, Malraux, en sa qualité de président du comité de libération de Dimitrov, avait accompli une mission plus sérieuse en compagnie de Gide, allant à Berlin. Une démarche "donquichottesque", allaient dire ses amis. En effet, Malraux avait même envisagé qu'ils pourraient utiliser le Farman - que l'on préparait alors pour l'aventure de Saba - pour atterrir à Berlin et arracher Dimitrov à ses geôliers. Pour finir, ils avaient admis que Dimitrov était trop bien gardé pour qu'on puisse tenter ce coup d'éclat », note Madame Van Rysselberghe, à la date du 20 au 25 décembre 1933, dans *Cahiers André Gide : Notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, V, *Les Cahiers de la petite dame*, II : 1929-1937, Paris, Gallimard, 1974, pp. 366-367.

17 Nous sommes en pleine période imamite. L'Imam Yahia qui règne à Sanaa depuis plus de trente ans est usé par l'abus des stupéfiants et dans un état quasi permanent de méfiance stérile. Il se croit menacé par tous ses voisins : les Saoudiens au nord ; les Anglais au sud ; les Italiens sur la cote africaine d'en face.

Le dernier motif de menace qui risquait de déjouer les plans de Malraux est lié à la nature même de la région, infestée de pirates sauvages et de nomades fanatiques, impitoyables pour les « intrus », particulièrement pour les explorateurs européens. Malraux parle de la « fantaisie tragique qui touche tous ceux qui voulurent s'approcher de ces ruines. » (P.D., p. 109).

Entreprendre une aventure dans de pareilles conditions relève effectivement de la gageure. Mais n'est-il pas là le Malraux, fermement engagé dans l'époque, prêt à tous les combats tourbillonnaires, qui va nous habituer à se mettre à l'épreuve et à se porter à l'extrémité de ses limites physiques pour prouver sa propre dimension « surhumaine » ? Cette expédition en plein désert témoigne d'une fascination irréfutable pour le dépaysement chez cet aventurier doublé d'un explorateur-archéologue de grande classe, en quête de vivre dans l'exaltation des situations extrêmes<sup>18</sup>. Épris du besoin presque organique de « vivre dangereusement », Malraux n'envisage pas une vie sans périls. C'est l'une de ses aventures la plus courte en durée (du 22 février au 23 mars), certes, mais la plus périlleuse qui a nécessité une considérable dose de courage physique. Malraux a mené sa vie avec un enjeu métaphysique dont l'Aventure n'est que le tremplin.<sup>19</sup> Cette sorte de T.E. Lawrence gaulois a mis sa vie en jeu car « seul le dialogue que le corps établit avec la mort est assez fort pour couvrir celui que l'esprit a engagé contre la vie », explique-t-il dans le *Démon de l'Absolu*.<sup>20</sup>

« Comment me suis-je mis en tête, il y a trente ans, de retrouver la capitale de la reine de Saba ? » se demande l'auteur des *Antimémoires*. L'intérêt historique de la découverte suffit-il à expliquer l'entreprise ? À quelle secrète injonction, à quel

---

18 Malraux a donné le mode d'emploi de la vraie aventure qui, précisait-il à André Rousseau, « avant d'être une manière que l'homme a de s'exalter ou de se distraire, c'est des fourmis qui s'écrasent sous la paume des mains, des insectes, des reptiles, des dangers repoussants à chaque pas qu'on fait dans la brousse. » Elle est, en plus, l'« obsession de la mort. » « Un quart d'heure avec M. André Malraux », *Candide*, n° 348, 13 novembre 1930, p. 3.

19 Il a écrit, dans une annotation à la marge du livre de Gaëtan Picon, que « [...] l'aventurier est [...] hors la loi ; l'erreur est de croire qu'il soit seulement hors la loi écrite, hors la convention. Il est opposé à la société dans la mesure où celle-ci est la forme de la vie [...] », *Malraux par lui-même*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1953, p. 78. [Annotation n° 30] [Souligné dans le texte]. Dans sa préface au *Démon de l'Absolu*, il conçoit et définit le mythe de l'aventurier de la manière suivante : « Chaque époque cherche son mythe d'Hercule, la figure légendaire qui domine la condition humaine. » (p. 819). Dans l'aventurier, « mythe de l'énergie » (p. 823), il voit l'incarnation depuis « un peu plus d'un siècle » du « vieux désir de libération de la condition humaine. » *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 823.

20 *Idem.*, p. 1231.

impératif la recherche du royaume sabéen répond-elle alors ? C'est là une question « difficile », de celles que la reine Balkis a posées à Salomon pour éprouver sa sagacité si célèbre. *La Reine de Saba* est un récit de transition entre le « farfelu » et les grandes méditations sur l'art qui vont peupler l'œuvre du futur auteur du *Musée imaginaire*. Malraux a risqué sa vie pour exhumer de ses sables une Atlantide oubliée<sup>21</sup>. Il a ressuscité une héroïne vieille de trois millénaires en l'arrachant de l'oubli. Par sa visite, il a secoué un mythe de sa torpeur dans laquelle il sommeillait dans sa robe de légende. On reconnaît ici une tonalité « farfelue ». La folle recherche du palais de la souveraine mythique s'inscrit dans l'immense domaine du farfelu cher à Clappique: « Ces terres légendaires appellent les farfelus », précisait l'auteur de *Lunes en papier*. La quête de Saba mène dans un royaume « plein de présences antiques et de démons » : « il y a ici du surnaturel » (P.D., p. 54). L'aventurier se sent « une âme de sorcier primitif » (P.D., p. 59). Le désert, qui offre la voie du farfelu, auquel l'auteur n'a pas tout à fait renoncé, et qui peuple la contrée de figures rieuses comme celle de la Reine, ou saugrenues comme les démons des sables, devient « un royaume interdit au fond duquel règne dans doute quelque immense scorpion sacré, dont les écailles reflètent tour à tour ce soleil haineux et les constellations du ciel babylonien... » (P.D., pp. 72-73). On reconnaît ici les puissances démoniaques de *Royaume-Farfelu*.

### **La « découverte » de l'archéologue volant face aux doutes des archéologues érudits**

La « découverte » de Malraux n'était pas sans attirer les foudres des véritables experts du Yémen antique qui n'ont pas pris au sérieux sa « trouvaille », et sans provoquer la réprobation des spécialistes sourcilleux qui n'ont pas apprécié qu'un « débutant », romancier de surcroît, s'immisce inopportunément dans un domaine qu'ils considéraient comme leur chasse gardée, Hostiles à tout amateurisme, les archéologues ont qualifié le texte de Malraux, qui, à leurs yeux, prétendait faire de l'archéologie du haut des airs, d' « articles-canulars ».

---

21 Voici la conclusion à laquelle parvient Gisors dans un moment de méditation : « Tout homme est fou [...], mais qu'est une destinée humaine sinon une vie d'efforts pour unir ce fou et l'univers... » *La Condition humaine* in *Œuvres complètes*, t. I, op., cit., p. 759.

Voulait-il compenser l'échec de l'aventure indochinoise et son corollaire, le délit de « piraterie » artistique ? Une découverte attestée de la capitale de la sublime Balkis est susceptible de compenser la mésaventure archéologique et journalistique « scandaleuse » en Indochine<sup>22</sup>. Dix ans après son séjour et son procès retentissant au Cambodge, Malraux sent le soufre. Il est bien difficile de se défaire de cette image d'explorateur sans scrupules. L'affaire du vol des statues au temple de Banteai-Srey est vraisemblablement encore dans les mémoires, c'est un peu normal donc que notre aventurier explorateur n'a les faveurs ni des géographes ni des archéologues qui ont instruit à travers lui le procès de l'amateurisme. Trente ans plus tard, en 1964, Edmond Petit, historien de l'aviation civile, a écrit dans *Missions très spéciales* : « J'ai voulu en avoir le cœur net et je me suis mis à la recherche des documents qui avaient été reproduits dans *L'Intransigeant*. Ils restent introuvables. [...] Restait à consulter un archéologue. C'est ce que j'ai fait en demandant à Mlle Jacqueline Pirenne, spécialiste de l'Arabie, ce qu'elle en pensait. [...] Après avoir suivi [...] le récit de Malraux et de Corniglion-Molinier et reconstitué leur itinéraire, elle me fait remarquer qu'ils ont confondu sans doute Siroua et Shira [...]. »<sup>23</sup>

Les géographes patentés étaient certains qu'il n'avait survolé qu'une immense oasis au nord de Mareb et qu'il avait entr'aperçu quelque chose qui ressemble à une ville mythique prise sur des photos floues.<sup>24</sup> Trente-trois ans plus tard, lui-même dans les *Antimémoires*, sera plus réservé dans ses « certitudes ». Mais au fond qu'importe qu'il ait seulement survolé des ruines parfaitement connues et que des farouches Bédouins aient tiré sur lui ? Ce qui était revendiqué par l'aviateur-archéologue, au-delà de l'intérêt purement scientifique de la localisation d'un site, ce n'était pas la fiabilité d'une information ou la crédibilité d'une « trouvaille », mais c'était l'assouvissement d'une soif irrésistible d'aventures, un besoin d'action et de rencontre avec les grands mythes antiques et le passé des civilisations disparues à travers les métamorphoses de sa

---

22 À ce sujet, voir notre article « Les Pérégrinations indochinoises d'André Malraux » paru dans *Frankofoni*, n° 17, 2005, pp. 359-73.

23 Paris, Éd. de la Pensée moderne, coll. « La marche du monde », 1964, pp. 83-84.

24 Dans son article « Découverte archéologique par avion » paru dans *Le Temps* du vendredi 6 avril 1934, n° 26516, p. 2, l'explorateur J. Beneyton a tenu en suspicion l'identification des ruines découvertes par Malraux : « Si les ruines survolées par M. Malraux sont sous les sables du Téhama, près de la côte, il ne s'agit certainement pas de l'antique Saba. »



légende héroïque et sacrée, en bref, ce qui signifiait pour lui de « se sentir homme »<sup>25</sup> On passe d'une exploration géographique à une quête généalogique. Malraux s'est transformé en découvreur inventif et la coordination « aventure géographique » ne doit pas nous égarer. « [...] ce n'est pas l'Odyssée qui l'obsède », notre à juste titre Salah Stétié, « ce qui l'obsédait plutôt symboliquement, Yémen et Mer Rouge se prêtant aux références épiques, ce serait d'ajouter quelques pages inconnues à *L'Iliade*. »<sup>26</sup>

### De l'archéologie aérienne

Malraux a-t-il réussi à découvrir le royaume de la reine trimillénaire ? Peut-être que sa tentative n'a pas pu intéresser les archéologues, les géographes et les historiens, mais elle a eu le mérite d'apporter une pierre utile à l'édifice de la recherche. En effet, il a contribué, à son insu, à la marche de la connaissance du patrimoine architectural et des sites historiques en ouvrant une fenêtre sur la voie des vols de reconnaissance archéologiques. C'était très novateur de sa part de participer à des relevés archéologiques aériens.<sup>27</sup> C'était également un encouragement exemplaire pour cette recherche entreprise par un romancier connu et admiré, ce qui n'ôte rien à son prestige.

Il est vrai que ce défi, dont les limites peuvent aujourd'hui s'avérer évidentes, était pour Malraux un exercice d'ordre plutôt sportif à travers lequel il a contribué à l'avènement de la « photographie aérienne » et plus sérieusement de l'« archéologie aéronautique ». Décidément, une fois de plus, il est en avance sur son temps. Il se retrouve sur un front où nul ne l'attendait. Mais qu'est-ce que l'archéologie aérienne ? Au premier abord, le terme même semble paradoxal parce qu'on a coutume d'associer la notion d'archéologie à un contact direct avec le sol, mais à voir de près, elle s'avère une forme particulière de recherche et une méthode de prospection dotée des moyens aéronautiques et photographiques associés. Un avion, un pilote, un appareil

---

25 « Quand je reviens d'une entreprise un tant soit peu périlleuse, je me sens entièrement homme », a confié Malraux à Nino Frank. Voir *Mémoire brisée*, Paris, Calmann-Lévy, 1967, p. 291.

26 « Yémen de plusieurs rêves », *Parade Sauvage*, n° 13, mars 1996, p. 86.

27 Ce n'est que de proche en proche qu'on s'est intéressé à ce pays qui été peu ouvert aux influences occidentales. L'étude des sites archéologiques dans ce territoire n'est advenue qu'assez tardivement. Le peu que nous savons aujourd'hui (grâce à l'archéologie, l'épigraphie et la paléographie) de l'histoire ancienne des royaumes sud-arabiques n'est tributaire que d'une époque assez récente.

photographique : voici la panoplie nécessaire et suffisante pour faire de l'archéologie aérienne.

Les deux termes « archéologie » et « aérienne » recouvrent deux techniques de recherches différentes quant aux moyens qui doivent être mis en œuvre pour les faire aboutir, dont les données cependant concourent à l'élaboration d'un même résultat. La première sert à détecter les sites, et la seconde fait appel à la photographie qui les enregistre pour pouvoir les étudier et les répertorier. N'oublions pas que Malraux a rapporté des clichés des sites visités (P.D., pp. [42-43] et [46-47]). L'archéologie aérienne possède une capacité de détection et de révélation qui permet l'élaboration d'un inventaire exhaustif des éléments du patrimoine archéologique. En plus, par le recul qu'il apporte, l'avion procure une vision globale des terrains et rend perceptible un ordre qui n'est pas, dans la plupart des cas, détectable du sol. Malraux note dans « L'Homme et le moteur » :

On ne saurait trop insister sur l'emploi de l'avion en archéologie. Outre que les photos aériennes permettent de reconstituer des ensembles confus jusque-là, une visibilité de 30 à 40 kilomètres lève l'obstacle que l'on rencontre souvent d'abord : le renseignement volontairement ou involontairement inexact ; les indications données par les textes anciens suffisent presque toujours à situer approximativement l'objet des recherches ; toute la difficulté est dans la précision : à 40 kilomètres près, dans le désert montagneux, dans la forêt surtout, on peut errer fort longtemps, alors que l'avion permet la découverte presque immédiate du lieu cherché.<sup>28</sup>

### **Vous avez dit reportage ?**

À l'image des genres littéraires, il existe des genres journalistiques dont le plus authentique est le reportage qui possède sa poétique, ses registres, ses structures propres ; ses matrices particulières, ses enjeux et ses assises constituantes. Forme fondatrice du journalisme moderne, premier argument de promotion de la presse d'information, le reportage est le récit d'événements réels, vus ou vécus, que le reporter relate dans une forme dynamique.

La littérature du journalisme trempée au feu du terrain sacrifie l'invention au profit de la peinture de l'exacte réalité. Le reportage présente une réalité donnée avant d'être saisie par l'écran de l'intellect et par les avatars scripturaux. Si bon nombre de créateurs

---

<sup>28</sup> *Op. cit.*, p. 2.

contemporains « avaient rôdé autour des reportages réunis en volumes », observe Malraux<sup>29</sup>, c'était parce qu'ils ont pressenti qu'il y avait là une vitalité nouvelle et une réelle validité pour la littérature dans sa tentation documentaire. Son rôle demeure essentiel dans la presse écrite parce qu'il authentifie et enrichit l'information. Il constitue, à côté de l'enquête et de l'interview, une puissance prodigieuse et l'un des piliers incontournables de la pratique journalistique moderne, voire un genre noble.

Contrairement à bien des auteurs astreints à une collaboration régulière dans des journaux, Malraux ne fut jamais contraint à s'atteler à la besogne harassante de la copie commandée à date imposée aliénant sa liberté de créateur. S'il fut à un moment journaliste, il n'en fit pas un moyen de subsistance ou une profession mercantile.

### **Narration dépouillée et envol poétique**

Malraux, qui, probablement, en paraphant son contrat avec *L'Intransigeant*, s'est fixé pour dessein de rompre avec l'art du grand style et avec l'habileté du conteur, s'est abandonné, par intermittence, aux ornements rhétoriques propres au virtuose littéraire. Il a animé son texte d'un souffle lyrique et d'une poésie éblouissante. Il a passé sans transition d'une écriture descriptive à la recreation artistique à forte charge poétique. Lorsqu'il s'est adressé à la ville de Saba, à titre d'illustration, il a utilisé le ton suivant :

Ville des reines magiciennes et des astrologues, qu'il est bien de te voir tirer des dieux ta fortune et d'imaginer encore à l'odeur de ton sable un peu du parfum des substances sacrées!... (P.D., p. 80).

Tourmenté par le démon de la littérature, il n'a pas hésité à s'abandonner à des envolées lyriques de type :

Ô tombeaux! Toute l'Asie est tombeaux. Comme essaimés à travers le désert et les steppes depuis cette semence accumulée sous nous, je revois celui de Djihanguire, à Lahore, où derrière une ravissante cour de marbre toute d'arabesques et criblée d'écureuils, l'aride mosquée de terre verticale surgit sous ses vautours ensommeillés. (P.D., p. 88).

Il semble difficile pour un homme de lettres, de l'étoffe de Malraux, de se convertir brusquement en reporter, sans garder dans son écriture des traces saillantes de la vocation littéraire.

---

29 Préface à *Indochine S.O.S.* d'Andrée Viollis, Paris, Gallimard, 1935, p. VII.

À la forte composante d'un hasard naturel, et spécialement météorologique, souvent suggéré à travers l'image répétitive du mouvement des nuages et du sable, (« la ligne générale des grandes rivières » (P.D., p. 63) ; « [l]es montagnes toujours pressées en troupeau [...] » (P.D., p. 64) ; « il faudra revenir et repartir demain » (P.D., p. 64)), se surajoute une part d'imprévisibilité radicale de l'histoire et de l'accidentel, celle du « grondement des vieilles mythologies arabes et sabéennes. » (P.D., p. 67). Malraux, interprète de l'âme d'une civilisation, est en plein dialogue intellectuel et artistique avec sa « Bibliothèque », avec les grands mythes et les légendes de l'humanité qui peuplent le monde imaginaire dans lequel il aime déambuler en familier, comme pour conjurer ses interrogations et dissiper ses angoisses. Aventure tracée à grandes balafres nerveuses et méditatives. Au fil narratif du récit, le dialogue des ombres s'intensifie, par une sorte de double mouvement, entre l'auteur et ce qui résonne de la complexité architecturale des ruines du site découvert afin d'emporter le lecteur dans les terres fabuleuses de la reine de Saba et le faire promener dans les labyrinthes de cette ville de mystères entourée de royaumes de légendes : l'Égypte pharaonique, le Sinaï biblique, la Palestine, la Syrie et le golfe Persique.<sup>30</sup> Aussi lui a-t-il laissé une œuvre réussie, même courte et destinée à la presse, par définition vouée à l'oubli, soumise aux vicissitudes du temps ou au moins à la précarité.<sup>31</sup>

Il est à observer le peu de différence entre le Malraux romancier et le Malraux « reporter ». Dans les deux cas, il navigue invariablement dans la même sphère littéraire. *La Reine de Saba* est un maillon d'une continuité ininterrompue et d'une cohérence dans la structuration d'une pensée. Dans ce sens, la ligne de fracture entre littérature et reportage (au sens malrucien) n'existe pas et par conséquent, nous pouvons dire, pour schématiser, que nous sommes devant un vrai texte littéraire et un faux reportage (au sens strictement journalistique).

Conscient de la puissance de l'ombre du « monstre sacré » qui s'érige devant lui, Malraux, pour apporter sa pierre à l'édifice, a jugé nécessaire de garder son prestigieux

---

30 « Malraux, une fois dans sa vie, aura perçu, à travers la méditation d'un grand mythe, l'essence et quelque apparence du monde arabe dans l'une de ses régions magnifiquement décentrée », note Salah Stétié dans « Yémen de plusieurs rêves », *op. cit.*, p. 87.

31 Sur la destructibilité de la presse, André Gide a écrit dans *Voyage au Congo* : « Jusqu'à présent, j'ai toujours parlé sans aucun souci qu'on m'entende ; toujours écrit pour ceux de demain, avec le seul désir de durer. J'envie ces journalistes dont la voix porte aussitôt, quitte à s'éteindre sitôt ensuite », Paris, Gallimard, 1927, p. 103.

statut d'artiste et sa verve de créateur au lieu d'embrasser le ton prosaïque du reporter. Loin d'être un simple reportage, son texte est un feu d'artifice scriptural. On y trouve un véritable écrivain qui, dans la lignée des grands auteurs<sup>32</sup>, s'est engagé dans l'aventure de l'écriture, et qui fascine le lecteur par la perfection de son discours, en passant de l'écriture du reportage au reportage de l'écriture. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de « reporter ». Malraux n'en est pas un, il est résolument un artiste. Nous sommes là devant une création très précisément littéraire, devant une écriture de voltigeur armé de mots et en face d'un virtuose manipulateur de la rhétorique qui passe du cri au murmure, du présent à l'éternel, du chuchotement à l'interpellation, en un mot il passe pour un maître de l'écriture qui garde le registre qui lui est propre : celui de la littérature et non pas du journalisme.

### **Un lieu sans lieu : le désert**

Avant d'aller plus loin dans l'analyse, il convient d'évoquer à traits rapides, le désert de Saba qui attire Malraux pour les formes d'art qu'il a pu susciter et qu'on pourrait arracher à son « éternité de sable ». Le récit évoque un paysage hostile, menaçant, inhumain, propice à l'épanouissement d'une rêverie épique sur l'affrontement entre l'homme et le monde. À l'image des forces contraires qui structurent l'être humain, le désert est le lieu des paradoxes. Il est à la fois un espace d'isolement et de rencontre qui favorise la prise de conscience de l'altérité. Espace de mort, il porte en lui la vie par les différents enseignements qu'il prodigue sur l'endurance et la persévérance.

Aucun autre espace, mieux que le désert, ne peut frayer la voie à l'absolu inhérent à l'expérience du dénudement, de la frontière, précaire, du rationnel et de l'irrationnel, ou de la transmutation du Rien en Tout. Le bruit du silence, dans le règne de l'infini minéral millénaire.

---

32 L'aventure de Malraux est pleine de défi, voire de folie rimbaldienne. Évoquant l'expédition dans les *Antimémoires*, il a écrit à propos de cette voix souterraine qui l'a lancé vers la constellation de Rimbaud et de Lawrence : « [...] l'aventure suprême devint la pénétration dans un monde interdit. Le prestige de l'Arabie tint alors aux Villes saintes, aux émirats indépendants dont l'Angleterre continuait à assurer la solitude. Notre paquebot se dirige vers Aden, d'où Rimbaud partit pour l'Abyssinie ; et il vient de Djeddah, d'où T. E. Lawrence partit pour le désert arabe... » *Op. cit.*, p. 62.

Ce désert de Saba aura peut-être été le lieu d'une bifurcation dans la pensée de l'auteur. « L'aventure géographique » présentée aux abonnés de *L'Intransigeant* ne joue qu'un rôle mineur, parce que Malraux n'a pas les préoccupations d'un explorateur soucieux de découvrir la réalité des terres inconnues, et que surtout le réel, en se dérochant à la vue, renvoie à la représentation mentale.

Le lecteur se trouve confronté aux « plus vieilles forces du monde » (p. 46), où il entend « le grondement assourdi des trois plus anciennes voix de la mort : la solitude, la tempête et la brume » (p. 46). Il se trouve également plongé dans les angoisses de l'Orient antique (p. 46), puis rencontre l'intemporalité en frémissant devant la « gigantesque troupe préhistorique des montagnes » (p. 59). En-deçà de la préhistoire, il retrouve le règne minéral antérieur à la vie, une « solitude géologique » (p. 63), la « solitude planétaire » d'un monde « pleinement inhumain » (p. 72).

Certes, le dénudement accentue l'hermétisme du lieu, mais cela revient-il à dire que l'espace stérile est dépourvu de sens ? Certes, par plusieurs aspects, son attrait résiste à l'intelligence humaine mais, l'émotion suscitée par le spectacle du désert n'atteste-t-elle pas l'existence entre l'homme et l'espace d'une communication perçue généralement, il est vrai, en termes de liens spirituels et de signes occultes ? Au néophyte comme à l'initié, le désert signifie. « Malraux reconstitue ainsi, semble-t-il, le cadre d'une version canonique de la spiritualité désertique : dans le désert, on trouve l'absolu (Dieu), on affronte le Mal (le chaos intérieur, la tentation, le démon), et l'on atteint le premier après avoir vaincu le second grâce à l'ascétisme[...] ». <sup>33</sup> Le désert est un lieu sans lieu, proprement *utopos* lorsqu'il s'agit d'imaginer une totale vacuité où se perdent toute représentation, toute vie, toute parole humaine. Il cristallise l'angoisse du néant et l'espoir absolu dans la recherche d'une expérience de l'extrême. « [...] c'est sans doute là, dans la profondeur antique de l'espace, qu'il découvre ce goût désormais en lui de plus en plus violent de la profondeur et de l'antiquité du temps », observe Salah Stétié avant d'ajouter « Et les hautes pierres du lieu désertique l'initieront un peu plus, un peu mieux, à d'autres paysages spirituels, - anciennetés puissantes, sculptures et tableaux - qu'il n'aura plus de cesse d'interroger pour découvrir, derrière la reine

---

33 Guy Barthélemy, « Le Démon de l'absolu : métamorphoses de la « loi du désert » chez Malraux et Lawrence », *Revue des Sciences Humaines*, vol. 258, n° 2, avril-juin 2000, p. 313.

évanouie de Saba, d'autres fulgurations des temps surprises par l'éternel, d'autres images d'hommes et de femmes dont l'art a fait, de ce qu'ils furent, destin. »<sup>34</sup>

### **Géographie esthétique. Méditation sur l'Intemporel**

Malraux ne se contente pas du simple reportage d'informations factuelles. Son texte n'est pas un compte rendu platement journalistique, il devient une réécriture. L'apparente soumission aux faits réels se trouve doublée de figures de l'imaginaire. La littérature, force diffuse, souterraine mais centrale, s'est consciemment immiscée dans une écriture qui se voulait journalistique.

Même quand il endosse la tenue du « grand reporter » et le costume d' « envoyé particulier », Malraux reste intégralement un écrivain de premier ordre adoptant une démarche poétique pour nous conter l'histoire d'un mythe fabuleux. Le romancier de l'humaine condition se situe de l'autre côté de la barrière du journalisme de découvertes archéologiques.

Tout au long de sa chevauchée aérienne à travers le désert dans une région du monde où le visiteur est prié de retarder sa montre de quelques siècles et où les aiguilles des horloges sont figées sur ce temps du sacré, Malraux fait entrer le romanesque dans le journalistique et le légendaire dans le reportage. Loin d'être un reportage d'exploration archéologico-aérienne *stricto sensu* comme on le comprenait au *Matin* ou à *Paris-Soir*, le texte de Malraux est plutôt comme le définissait Emmanuel Mounier lorsqu'il a remarqué que Malraux « a donné des lettres de noblesse au journalisme en créant le reportage héroïque. »<sup>35</sup> Même pour Olivier Todd, Malraux consacre « le genre du reportage biblique, déchiffrant à sa façon le Moyen-Orient. »<sup>36</sup>

Malraux a fait de son projet le lieu de fédération de l'exaltation poétique – celle d'Arthur Rimbaud en Abyssinie – et de l'aventure héroïque – qui rappelle Lawrence dans les sables de l'Arabie. On constate effectivement que ce qu'on peut appeler, avec force guillemets, le « reportage » de Malraux n'est, à dire vrai, qu'une expérience métamorphosée et dotée d'une dimension épique incontestable. Il a donné à son récit

---

34 « Yémen de plusieurs rêves », *op. cit.*, p. 100.

35 « Georges Bernanos : Les Grands cimetières sous la lune », *Esprit*, 1er juin 1938, p. 437.

36 *André Malraux : une vie*, Paris, Gallimard, coll. « Biographies », 2001, p. 156. C'est avec raison qu'il qualifie le texte de Malraux de « récit-reportage-poème » (p. 155).

plus qu'une forme littéraire, une signification épique.<sup>37</sup> Il s'est éloigné sciemment du terrain de l'événement pour s'adonner à la métaphysique de l'art et à la fascination des mythes. Il a fait entrer cette reine, endormie dans une châsse de cristal, dans la mouvance de l'intemporel, ce qui donne au lecteur l'impression de plonger dans des âges lointains.

Son récit est véritablement un exercice de haute voltige sur l'art dans lequel le ton arbore déjà l'éclat prophétique de certaines clauses des écrits sur l'art du futur historien de la *Métamorphose des dieux*. *La Reine de Saba* a permis au futur psychologue-métaphysicien du *Musée Imaginaire* de se livrer à une méditation sur les civilisations et les mythes parce que la fameuse souveraine semble représenter pour lui le visage du sacré<sup>38</sup>, valeur essentielle dans l'ordre spirituel de l'agnostique avide de transcendance qu'il était. Elle est aussi probablement une image de la représentation du monde. En ceci elle obéit aux calculs architectoniques de l'auteur de *La Condition humaine* constamment soucieux d'interroger, jusqu'à la limite de ses pouvoirs, l'intimité secrète du monde. Ne notait-il pas, pour définir l'objectif de son projet, que « pour nous, ce que nous attendions de cette ville, au-delà des archéologies, c'était une belle aventure humaine, et elle nous l'a donnée » ? (P.D., p. 96).

Ce n'est pas la pure quête de simples vestiges archéologiques qui a poussé Malraux vers l'arrière-pays du Yémen. Ce n'est pas non plus la pure envie de changer d'air qu'il est allé sur le toit de l'Arabie à la recherche des pistes d'une reine, contrairement à ce que certains prétendaient<sup>39</sup>. Les données tant horizontales que verticales, l'histoire, la géographie et la légende de l'Arabie Heureuse se trouvent mélangées dans ce voyage au fond des âges. Quand il interroge les secrets de l'énigmatique reine appartenant à un imaginaire non sans lien avec le musée du même nom, il chevauche les civilisations englouties, survole les continents et fait défiler sur un rythme hallucinant, les cultures anciennes en conjuguant la géographie à l'histoire. Il est

---

37 « Le reportage épique est sa spécialité », écrivait Robert Mallet dans son article « Des images assez puissantes pour nier notre néant » paru dans la *NRF*, n° 295, juillet 1977, p. 184.

38 Depuis les temps les plus anciens, le fantôme de la reine de Saba et sa capitale de légendes, riche de beaux vestiges et de sites émouvants, occupent une place toute particulière dans les traditions juive (qui prolongent la rencontre de Salomon et de la reine de Saba par un mariage, dont le fruit n'est autre qu'un certain Nabuchodonosor, futur roi de Babylone), chrétienne, islamique et éthiopienne.

39 « C'est au pur divertissement qu'appartient la tentative de mars 1934 pour retrouver d'avion, dans le désert du Yémen, la capitale de la reine de Saba », lit-on dans le *Dictionnaire historique, thématique et technique des littératures*, Paris, Larousse, 1989, p. 989.



à coup sûr un « métapratricien »<sup>40</sup> fasciné par les grands mythes et surtout par l'art qui, dans sa pensée, est l'unique chose qui fait face à la mort. Nous connaissons son fameux « L'art est un antidestin ». Que cherchait-il en allant à la rencontre de ces ruines ? Voir comme unique objet de cette expédition l'écriture d'un reportage est une interprétation réductrice, une lecture limitative et fallacieuse parce que le texte prend la dimension d'une véritable page d'histoire de l'art et des religions sortant de la plume d'un agnostique, au demeurant passionné par les formes de la spiritualité.

Malraux n'a pas seulement exécuté un travail de grand reporter chevronné mais il a également enregistré une expérience peu courante dans une forme narrative spécifique et dans un style polyphonique qui va du reportage littéraire à l'évocation sublime et aux tirades épiques. L'exigence de son texte qui se déploie à la manière d'un poème en prose dont le dernier mot est la « mort »<sup>41</sup> s'apparente à celle du « journalisme supérieur », c'est-à-dire d'un dévouement héroïque du style au service des idées.

---

40 Emmanuel Mounier, « André Malraux, le conquérant aveugle », in *L'Espoir des désespérés*, Paris, Seuil, 1953, p. 28.

41 Il est à remarquer que les derniers mots du *Miroir des limbes* sont : « la face usée de la Mort », *op. cit.*, p. 932.